

remarque profonde de M. Trotter (4) qui voit dans la tendance à la formation en foule une continuation biologique de la pluricellularité des organismes supérieurs (5).

(4) *Instincts of the Herd in Peace and War (Instincts grégaires dans la paix et la guerre)*, London, 1916.

(5) Contrairement à une critique, par ailleurs fort intelligente et perspicace, de Hans Kelsen (*Imago* VII/2, 1922), je ne peux admettre que parer ainsi d'une organisation « l'âme de la foule » signifie qu'on hypostasie celle-ci, c'est-à-dire qu'on lui reconnaisse une indépendance par rapport aux processus psychiques de l'individu.

Nous sommes partis du fait fondamental qu'un individu isolé, au sein d'une foule, subit, sous l'influence de celle-ci, une modification de son activité psychique, à un niveau souvent profond. Son affectivité est extraordinairement exaltée, son rendement intellectuel est notablement limité, les deux processus étant manifestement orientés vers une assimilation aux autres individus de la foule; résultat qui ne peut être obtenu que par la levée des inhibitions pulsionnelles propres à chaque individu isolé, et par le renoncement à une réalisation de ses tendances, qui lui est particulière. Nous avons vu que ces effets, souvent non désirés, sont éclipsés, au moins partiellement, par une « organisation » supérieure des foules, mais on n'a pas pour autant contesté le fait fondamental de la psychologie des foules, à savoir les deux axiomes de l'exaltation des affects et de l'inhibition de la pensée dans la foule primitive. Ce qui nous intéresse dès lors, c'est de trouver l'explication psychologique de cette transformation psychique de l'individu dans la foule.

Des facteurs rationnels, telle l'intimidation de l'individu isolé, précédemment mentionnée, c'est-à-dire l'action de sa pulsion d'autoconservation, ne rendent manifestement pas compte des phénomènes à observer. Ce qui nous est habituellement offert comme explication par les auteurs traitant de sociologie et de

psychologie des foules, c'est toujours la même chose, quoique sous des noms changeants : le mot magique de *suggestion*.

Chez Tarde, elle s'appelait imitation, mais nous ne pouvons que donner raison à un auteur qui nous objecte que l'imitation rentre dans le concept de suggestion et en est justement une conséquence (1). Tout ce qui déconcerte dans les manifestations sociales se trouvait chez Le Bon ramené à deux facteurs, la suggestion réciproque des individus isolés et le prestige des meneurs. Mais le prestige à son tour ne s'exprime que dans l'action d'engendrer la suggestion. Chez Mc Dougall nous avons pu avoir un moment l'impression que son principe de l'« induction affective primaire » rendait superflue l'hypothèse de la suggestion. Mais en allant plus avant dans la réflexion, force nous est bien de reconnaître que ce principe ne traduit rien d'autre que les affirmations connues relatives à l'« imitation » ou à la « contagion », si ce n'est qu'il met délibérément l'accent sur le facteur affectif. Qu'il existe en nous, lorsque nous percevons chez un autre le signe d'un état affectif, cette tendance à s'abandonner au même affect, est incontestable ; mais combien de fois nous arrive-t-il de lui résister avec succès, de rejeter l'affect et de réagir d'une manière diamétralement opposée ? Pourquoi donc au sein de la foule cédon-nous régulièrement à cette contagion ? On sera de nouveau contraint de dire que c'est l'influence suggestive de la foule qui nous oblige à obéir à cette tendance à l'imitation et qui induit en nous l'affect. Du reste, chez Mc Dougall non plus nous n'échapperons pas à la suggestion ; nous l'entendons dire comme les autres : les foules se distinguent par une suggestibilité particulière.

On est ainsi préparé à déclarer que la suggestion (plus exactement l'aptitude à être suggestionné) est justement un phénomène originaire qu'on ne peut

(1) Bruggelles, L'essence du phénomène social : La suggestion. *Revue philosophique*, XXV, 1913.

réduire davantage, un fait fondamental de la vie psychique de l'homme. C'est ce que pensait aussi Bernheim, des étonnants tours d'adresse de qui j'ai été témoin en 1889. Mais je n'ai pas perdu le souvenir d'une sourde hostilité qu'alors j'éprouvais déjà contre cette tyrannie de la suggestion. Lorsqu'un malade, qui ne se montrait pas docile, était apostrophé : que faites-vous donc ? *Vous vous contre-suggestionnez* (\*) ! je me disais que c'était là injustice patente et acte de violence. L'homme avait à coup sûr droit aux contre-suggestions lorsqu'on tentait de le soumettre par des suggestions. Ma résistance s'est alors orientée ultérieurement vers la révolte contre le fait que la suggestion, qui expliquerait tout, devrait elle-même être dispensée d'explication. Je répétais à son propos la vieille devinette (2) :

Christophe portait le Christ,  
Le Christ portait le monde entier,  
Dis-moi où Christophe  
A ce moment-là a mis le pied ? (\*\*)

*Christophorus Christum, sed Christus sustulit orbem :  
Constiterit pedibus dic ubi Christophorus ? (\*\*\*)*

Si maintenant, après m'être tenu à distance pendant quelque trente ans, j'aborde à nouveau l'énigme de la suggestion, je trouve que rien n'y a changé. Qu'il me soit permis, en affirmant cela, de faire abstraction d'une seule exception qui justement atteste l'influence de la psychanalyse. Je vois que l'on s'efforce en particulier de formuler correctement la notion de

(\*) En français dans le texte.

(2) Konrad Richter, *Der deutsche St. Christoph* (Le Sain Christophe allemand). Berlin, 1896. *Acta Germanica*, V, 1.

(\*\*) Christoph trug Christum,  
Christus trug die ganze Welt,  
Sag', wo hat Christoph  
Damals hin den Fuss gestellt ?

(\*\*\*) En latin dans le texte.

suggestion, de fixer (3) les conventions d'emploi de ce nom, et ce n'est pas superflu, car le mot est exposé à un usage de plus en plus large, allant avec une signification relâchée, et il désignera bientôt la première influence venue, comme en anglais où « *to suggest, suggestion* » (\*) correspond à notre « *Naheliegen* » et à notre « *Anregung* » (\*\*). Mais, sur la nature de la suggestion, c'est-à-dire sur les conditions dans lesquelles se produisent des influences sans fondement logique suffisant, la lumière ne s'est pas faite. Je ne me soustrairais pas à la tâche de corroborer cette affirmation en analysant la littérature de ces trente dernières années; je m'en abstiens pourtant, sachant que dans mon entourage on entreprend une recherche détaillée qui s'est justement fixé cette tâche (4).

Au lieu de cela je vais tenter, pour éclairer la psychologie des foules, de recourir au concept de *libido* qui nous a rendu de si bons services dans l'étude des psychonévroses.

Libido est un terme emprunté à la théorie de l'affectivité. Nous désignons ainsi l'énergie, considérée comme grandeur quantitative — quoique pour l'instant non mesurable —, de ces pulsions qui ont affaire avec tout ce que nous résumons sous le nom d'amour. Le noyau que nous avons désigné sous ce nom d'amour est formé naturellement par ce qu'on appelle d'ordinaire amour et que chantent les poètes, l'amour entre les sexes, avec pour but l'union sexuelle. Mais nous n'en dissociions pas ce qui, outre cela, relève du mot amour, ni d'une part l'amour de soi, ni d'autre part l'amour filial et parental, l'amitié et l'amour des hommes en général, ni même l'attachement à des

(3) Ainsi Mc Dougall dans le *Journal of Neurology and Psychopathology*, vol. 1, n° 1, mai 1920 : A note on suggestion (Une note sur la suggestion).

(\*) En anglais dans le texte.

(\*\*) *Naheliegen* : recommander, suggérer; *Anregung* incitation, suggestion.

(4) [Additif de 1924 :] Ce travail n'a malheureusement pas été réalisé.

objets concrets et à des idées abstraites. Notre justification réside en ceci que la recherche psychanalytique nous a appris : toutes ces tendances sont l'expression des mêmes motions pulsionnelles qui dans les relations entre les sexes poussent à l'union sexuelle, et qui dans d'autres cas sont certes détournées de ce but sexuel ou empêchées de l'atteindre, mais qui n'en conservent pas moins assez de leur nature originelle pour garder une identité bien reconnaissable (sacrifice de soi, tendance à se rapprocher).

Nous pensons donc que la langue a créé avec le mot « amour », dans ses multiples acceptions, une synthèse parfaitement justifiée et que nous ne pouvons rien faire de mieux que de la prendre également pour base de nos discussions et exposés scientifiques. Par cette décision, la psychanalyse a déchaîné une tempête d'indignations, comme si elle s'était rendue coupable d'une innovation sacrilège. Et pourtant, avec cette conception « élargie » de l'amour, la psychanalyse n'a rien créé d'original. L'« Eros » du philosophe Platon coïncide parfaitement, dans son origine, ses réalisations et son rapport à l'amour entre les sexes, avec l'énergie amoureuse, la libido de la psychanalyse, ainsi que Nachmansohn et Pfister l'ont montré dans le détail (5), et lorsque l'apôtre Paul dans la célèbre épître aux Corinthiens glorifie l'amour par-dessus toute chose, il l'a certainement compris dans le même sens « élargi » (6), d'où la seule leçon à tirer est que les hommes ne prennent pas toujours au sérieux leurs grands penseurs, même s'ils sont censés les admirer beaucoup.

Ces pulsions amoureuses sont donc appelées en psychanalyse pulsions sexuelles, a potiori et de par

(5) Nachmansohn, *Freuds Libidotheorie verglichen mit der Eroslehre Platons* (La théorie freudienne de la libido comparée à la théorie platonicienne de l'Eros). *Intern. Zeitschr. f. Psychoanalyse*, III, 1915; Pfister, *idem*, VII, 1921.

(6) « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je ne suis qu'airain qui sonne et cymbale qui retentit », et la suite.

leur origine. La majorité des gens « cultivés » ont ressenti cette dénomination comme une offense et s'en sont vengés en lançant à la psychanalyse le reproche de « pansexualisme ». Qui tient la sexualité pour quelque chose de honteux et d'avalissant pour la nature humaine est bien libre de se servir des termes plus distingués d'Eros et d'érotisme. J'aurais pu moi-même procéder ainsi au départ et me serais épargné beaucoup d'opposition. Mais j'y répugnai, car j'évite volontiers de faire des concessions à la pusillanimité. On ne peut savoir où cette voie nous mène; on cède d'abord en paroles et puis peu à peu aussi en fait. Je ne puis trouver qu'il y ait le moindre mérite à avoir honte de la sexualité; le mot grec Eros qui est censé atténuer l'affront, n'est tout compte fait rien d'autre que la traduction de notre mot allemand Liebe (amour), et, finalement, qui sait attendre n'a besoin de faire aucune concession.

Nous allons donc maintenant risquer l'hypothèse que les relations amoureuses (en termes neutres : liens sentimentaux) constituent également l'essence de l'âme des foules. Rappelons-nous qu'il n'est pas question de ces relations chez nos auteurs. Ce qui y correspondrait est manifestement dissimulé derrière l'écran, le paravent de la suggestion. C'est sur deux brèves réflexions que nous fonderons d'abord nos espoirs. Premièrement, que la foule doit manifestement sa cohésion à un pouvoir quelconque. Mais à quel pouvoir pourrait-on attribuer cet exploit si ce n'est à l'Eros à qui le monde entier doit sa cohésion? Deuxièmement, qu'on a l'impression que, si l'individu isolé dans la foule abandonne sa singularité et se laisse suggestionner par les autres, il le fait parce que le besoin existe en lui d'être avec eux en accord, plutôt qu'en opposition, et donc peut-être après tout de le faire « pour l'amour d'eux ».

## DEUX FOULES ARTIFICIELLES : L'ÉGLISE ET L'ARMÉE

Rappelons-nous, en partant de la morphologie des foules, que l'on peut distinguer des formes très différentes de foules et des directions opposées quant à leur développement. Il y a des foules très passagères et d'autres éminemment durables; il en est d'homogènes qui se composent d'individus semblables, et de non homogènes; il y a des foules naturelles et des foules artificielles dont la cohésion requiert en plus une contrainte extérieure; des foules primitives et des foules structurées hautement organisées. Mais, pour des raisons non encore percées à jour, nous aimerions mettre un accent particulier sur une distinction qui a été plutôt négligée par nos auteurs; je veux dire la distinction entre foules sans meneur et celles avec meneur. Et tout à l'opposé de la procédure habituelle, notre investigation ne choisira pas comme point de départ une formation en foule relativement simple, mais au contraire elle partira de foules hautement organisées, durables et artificielles. Les exemples les plus intéressants de telles formations sont l'Église, la communauté des croyants, et l'Armée, la foule militaire.

Église et Armée sont des foules artificielles, c'est-à-dire qu'une certaine contrainte extérieure est mise en œuvre pour les préserver de la dissolution (1) et éviter

(1) Dans les foules, les attributs « stable » et « artificiel » semblent coïncider ou au moins dépendre intimement l'un de l'autre. [Note de bas de page ajoutée en 1923.]

des modifications quant à leur structure. En général, on entre dans une telle foule sans être consulté ou sans avoir le loisir de dire si on le veut : la tentative d'en sortir entraîne habituellement des poursuites ou des sanctions sévères ou bien est soumise à des conditions bien déterminées. Savoir pourquoi ces groupements sociaux ont besoin de garanties si particulières ne retient, présentement, pas du tout notre intérêt. Nous sommes attirés uniquement par le fait que, dans ces foules hautement organisées et protégées de la sorte contre la désagrégation, on reconnaisse avec une grande netteté certains caractères qui, dans d'autres, sont beaucoup plus camouflés.

① Dans l'Eglise — nous pouvons avantageusement prendre pour modèle l'Eglise catholique — prévaut, comme dans l'Armée, aussi différentes qu'elles puissent être par ailleurs, le même mirage (illusion) qu'un chef suprême est là — dans l'Eglise catholique le Christ, dans l'armée le commandant en chef — qui aime tous les individus de la foule d'un égal amour. De cette illusion, tout dépend; si on la laissait s'effondrer, l'Eglise comme l'Armée se désagrègeraient aussitôt, dans la mesure où la contrainte extérieure le permettrait. Cet amour égal est expressément affirmé par le Christ lui-même : ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait (\*). Il se trouve, par rapport aux individus de la foule des fidèles, dans la position d'un frère aîné plein de bonté, il est pour eux un substitut paternel. Toutes les exigences imposées aux individus isolés découlent de cet amour du Christ. Un courant démocratique parcourt l'Eglise, justement parce que devant le Christ tous sont égaux, tous ont part égale à son amour. Ce n'est pas sans raison profonde que l'on évoque l'analogie de la communauté chrétienne avec une famille et que les fidèles s'appellent frères dans le Christ, c'est-à-dire frères par l'amour que le Christ a pour eux. Il est indubitable que le lien unissant

(\*) Evangile selon saint Matthieu, chapitre 25, verset 40.

chaque individu isolé au Christ est également la cause de leurs liens mutuels. Il en va pareillement pour l'Armée; le commandant en chef est le père, qui aime tous ses soldats également, et c'est pourquoi ils sont camarades entre eux. L'Armée se distingue structurellement de l'Eglise en ce qu'elle se compose d'une pyramide de foules de ce type. Chaque capitaine est en quelque sorte le commandant en chef et le père de sa compagnie, et chaque sous-officier celui de son unité. Certes, une semblable hiérarchie s'est également trouvée constituée dans l'Eglise, mais elle n'y joue pas le même rôle économique (\*), puisque l'on est en droit d'attribuer au Christ plus de savoir et de sollicitude à l'endroit des individus isolés qu'à un commandant en chef qui est homme.

A cette conception de la structure libidinale d'une armée, on objectera à bon droit que les idées de patrie, de gloire nationale et autres, qui sont d'une telle importance pour la cohésion de l'armée, n'ont ici trouvé aucune place. La réponse est qu'il s'agit là d'un lien unifiant la foule d'un type autre, beaucoup moins simple, et comme le montrent les exemples des grands conducteurs d'armée, César, Wallenstein, Napoléon, de telles idées ne sont pas indispensables au maintien d'une armée. Du remplacement possible du meneur par une Idée qui mène et des rapports entre les deux, il sera brièvement question plus tard. Négliger ce facteur libidinal dans l'Armée, même sachant qu'il n'est pas le seul à agir, semble représenter non seulement un manque dans la théorie mais aussi un danger dans la pratique. Le militarisme prussien, qui était tout autant dénué de psychologie que la science allemande, a dû peut-être en faire l'expérience pendant la Grande Guerre. Les névroses de guerre, qui désagrègèrent l'armée allemande, n'ont-elles pas été reconnues comme étant en grande partie une protestation de l'individu isolé contre le rôle qu'on prétendait

(\*) C'est-à-dire dans la distribution quantitative des forces psychiques impliquées.

lui faire jouer dans l'armée?, et d'après les communications de E. Simmel (2), on est en droit d'affirmer que l'absence de chaleur dans la façon dont les supérieurs traitaient l'homme du peuple venait en tête des motifs de la maladie. S'il avait été mieux tenu compte de cette revendication libidinale, les fantastiques promesses des 14 points du Président américain n'auraient pas si aisément trouvé créance, et le magnifique instrument ne se serait pas brisé entre les mains des stratèges allemands (\*).

Notons que, dans ces deux foules artificielles, chaque individu isolé est lié libidinalement d'une part au meneur (Christ, commandant en chef), d'autre part aux autres individus de la foule. Savoir quels rapports existent entre ces deux types de liens, s'ils ont même nature et même valeur et comment on pourrait les décrire psychologiquement, c'est ce qu'il nous faut réserver pour une recherche ultérieure. Mais nous pouvons nous permettre dès maintenant un léger reproche envers nos auteurs pour n'avoir pas tenu suffisamment compte de l'importance du meneur pour la psychologie des foules, alors que le choix de notre premier objet de recherche nous a mis en meilleure position. Nous serions tenté de croire que nous sommes sur la bonne voie, celle qui peut éclairer le phénomène capital de la psychologie des foules, l'absence de liberté de l'individu dans la foule. S'il existe pour chaque individu pris isolément un lien affectif aussi riche allant dans deux directions, il ne nous sera pas difficile de faire découler de cette relation la modification et la limitation observées dans sa personnalité.

Que l'essence d'une foule réside dans les liens libidinaux présents en elle, nous en trouvons égale-

(2) *Kriegsneurosen und « Psychisches Trauma »* (Névroses de guerre et « traumatisme psychique »), Munich, 1918.

(\*) A la demande de Freud, ce paragraphe fut placé en note de bas de page de la traduction anglaise de 1922. Cependant il apparaît dans le texte dans toutes les éditions allemandes avant et après cette date (voir note de l'éditeur de la *Standard Edition*).

ment un indice dans le phénomène de la panique, qui s'étudie au mieux sur les foules militaires. Une panique apparaît quand une telle foule se désagrège. Ce qui la caractérise, c'est que plus aucun ordre du chef n'est écouté et que chacun se préoccupe de lui-même sans se soucier des autres. Les liens mutuels ont cessé d'être et une angoisse se libère, gigantesque, insensée. Il sera naturellement facile de nous objecter ici encore une fois que c'est bien plutôt l'inverse, en ce sens que l'angoisse s'est tellement accrue qu'elle a pu passer par-dessus tout souci des autres et tout lien. Mc Dougall a même pris (p. 24) le cas de la panique (à vrai dire pas la panique militaire) comme exemple typique d'intensification des affects par contagion (*primary induction*) (\*), intensification sur laquelle il met l'accent. Mais ce mode d'explication rationnel manque ici bel et bien son but. Ce qui est justement à expliquer, c'est pourquoi l'angoisse est devenue si gigantesque. L'ampleur du danger ne peut être incriminée, car la même armée qui succombe maintenant à la panique peut avoir surmonté irréprochablement des dangers d'une ampleur égale ou supérieure, et c'est justement l'essence de la panique de ne pas être en rapport avec le danger menaçant, d'éclater souvent dans les circonstances les plus anodines. Si l'individu, dans une peur panique, entreprend de se préoccuper de lui-même, il atteste ainsi par là qu'il a saisi que les liens affectifs, qui jusque-là réduisaient pour lui le danger, ont cessé d'être. Maintenant qu'il affronte seul le danger, il lui est assurément loisible de l'estimer plus grand. Ce qui se produit, c'est donc que l'angoisse panique suppose le relâchement de la structure libidinale de la foule et que, à juste titre, elle réagit à celui-ci, et non l'inverse, à savoir que les liens libidinaux de la foule se seraient évanouis sous l'effet de l'angoisse du danger.

Par ces remarques, on ne contredit nullement l'affirmation selon laquelle l'angoisse dans la foule

(\*) En anglais dans le texte.

atteint, sous l'effet de l'induction (contagion), des proportions monstrueuses. La conception de Mc Dougall est tout à fait pertinente dans le cas où le danger est réellement grand et où il n'existe dans la foule aucun lien affectif puissant, conditions qui sont réalisées lorsque, par exemple, le feu se déclare dans un théâtre ou un lieu de plaisir. Le cas instructif et utile à nos fins, c'est celui ci-dessus mentionné d'un corps militaire pris de panique alors que le danger n'a pas dépassé la mesure habituelle, fréquemment bien supportée. On ne devra pas s'attendre à ce que l'usage du mot « panique » soit déterminé de façon précise et univoque. Parfois, on désigne ainsi toute angoisse de la foule, d'autres fois tout aussi bien l'angoisse d'un individu isolé lorsqu'elle dépasse toute mesure, souvent le terme semble réservé au cas où l'irruption de l'angoisse n'est pas justifiée par sa cause. Si nous prenons le mot « panique » au sens d'angoisse de la foule nous pouvons établir une analogie qui va loin. L'angoisse de l'individu est provoquée soit par l'ampleur du danger, soit par la suspension des liens affectifs (investissements libidinaux); le dernier cas est celui de l'angoisse névrotique (3). De même, la panique apparaît quand s'accroît le danger commun à tous ou quand cessent les liens affectifs qui maintiennent la cohésion de la foule, et ce dernier cas est analogue à l'angoisse névrotique (cf. à ce propos le texte plein d'idées et quelque peu d'imaginations de Béla V. Felszeghy, *Panik und Pankomplex* (Panique et complexe de Pan), *Imago*, VI, 1920).

Si, à l'exemple de Mc Dougall (*loc. cit.*), on décrit la panique comme l'une des plus évidentes productions du « *group mind* » (\*), on aboutit au paradoxe que cette âme des foules s'abolit elle-même dans l'une de ses manifestations les plus frappantes. Il n'y a aucun doute possible que la panique signifie la désagrégation de la foule; elle a pour conséquence de faire cesser les

(3) Voir leçon XXV des *Leçons introductives à la Psychanalyse*.

(\*) En anglais dans le texte.

égards que d'habitude les individus se témoignent les uns aux autres.

La cause typique de l'irruption d'une panique est tout à fait semblable à celle qui est représentée dans la parodie que Nestroy fait du drame de Hebbel, *Judith et Holopherne*. Un guerrier s'y écrie : « Le général a perdu la tête », et là-dessus tous les Assyriens prennent la fuite. La perte du meneur, de quelque manière qu'on l'entende, la perplexité dont il est l'objet, font surgir la panique, alors que le danger reste le même; avec le lien au meneur disparaissent aussi — en règle générale — les liens mutuels des individus de la foule. La foule se pulvérise comme un flacon de Bologne (\*) dont on a coupé la pointe.

La désagrégation d'une foule religieuse n'est pas si aisée à observer. Récemment, il m'est tombé sous la main un roman anglais de source catholique, recommandé par l'évêque de Londres et intitulé : *When it was dark* (\*\*), qui dépeignait avec habileté et, selon moi, avec pertinence, une semblable éventualité et ses conséquences. Le roman raconte, comme au présent, qu'une conjuration des ennemis de la personne du Christ et de la foi chrétienne réussit à faire découvrir dans Jérusalem une chambre sépulcrale avec une inscription où Joseph d'Arimatee confesse que pour de pieux motifs, il a secrètement retiré de sa tombe le corps du Christ au troisième jour après son inhumation, et l'a enterré en ce lieu. C'en est fini de la résurrection du Christ et de sa nature divine et cette découverte archéologique a pour conséquence un ébranlement de la civilisation européenne et une extraordinaire recrudescence des violences et des crimes, qui ne disparaît pas avant qu'ait pu être dévoilé le complot des faussaires.

(\*) Il doit s'agir de « *larme batavique* : goutte de verre trempé, terminée par une pointe très déliée, que l'on produit en laissant tomber du verre liquide dans de l'eau froide. *Les larmes bataviques se pulvérisent quand on en rompt la pointe* » (Larousse du XX<sup>e</sup> siècle).

(\*\*) Livre de Guy Thorne (pseudonyme de C. Ranger Gull) qui obtint un très grand succès lors de sa parution en 1903.

Ce qui se manifeste dans la désagrégation, ici supposée, de la foule religieuse, ce n'est pas l'angoisse, dont la cause fait défaut, mais des impulsions dénuées de tout égard et hostiles envers les autres personnes, et qui jusque-là n'avaient pu s'extérioriser grâce à l'égal amour du Christ pour tous (4). Mais sont exclus de ce lien, même pendant le règne du Christ, ces individus qui n'appartiennent pas à la communauté de foi, qui ne l'aiment pas lui et que lui n'aime pas; c'est pourquoi il faut qu'une religion, même si elle s'appelle la religion d'amour, soit dure et sans amour envers ceux qui ne lui appartiennent pas. Au fond, chaque religion est bien une telle religion d'amour pour tous ceux qu'elle englobe et chacune tend vers la cruauté et l'intolérance à l'encontre de ceux qui ne lui appartiennent pas. On n'a pas le droit, aussi difficile que cela soit d'un point de vue personnel, d'en faire vraiment reproche aux croyants; incroyants et indifférents sont, sur ce point, psychologiquement privilégiés. Que cette intolérance ne se manifeste plus aujourd'hui avec autant de violence et de cruauté qu'aux siècles antérieurs, autorise à peine à conclure à un adoucissement des mœurs des hommes. La cause en est à rechercher bien plutôt dans l'indéniable affaiblissement des sentiments religieux et des liens libidinaux qui en dépendent. Si un autre lien à la foule prend la place du lien religieux, ce à quoi le lien socialiste semble actuellement parvenir, il en résultera la même intolérance envers ceux de l'extérieur qu'au temps des guerres de religion, et si les différences de points de vue dans les sciences pouvaient jamais avoir pour les foules une importance analogue, c'est également pour ce motif que le même résultat se reproduirait.

(4) Voir, à ce propos, l'explication d'un phénomène semblable après la ruine de l'autorité paternelle du souverain, dans P. Federn, *Die Vaterlose Gesellschaft* (La société sans père), Vienne, 1919.

AUTRES PROBLÈMES  
ET ORIENTATIONS DE TRAVAIL

Nous avons jusqu'ici examiné deux foules artificielles et trouvé qu'elles sont régies par deux sortes de liens affectifs, dont l'un, celui au meneur, semble — pour elles du moins — être plus déterminant que l'autre, celui qui unit les individus de la foule les uns aux autres.

Il y aurait maintenant encore beaucoup à examiner et à décrire dans la morphologie des foules. On devrait partir de la constatation qu'une simple multitude d'hommes n'est pas une foule, aussi longtemps que ces liens ne se sont pas instaurés en elle, mais on devrait concéder que, dans la première multitude humaine venue, la tendance à former une foule psychologique apparaît très facilement. On devrait prêter attention aux foules diverses, plus ou moins stables, qui prennent corps spontanément, étudier les conditions de leur naissance et de leur déclin. Ce qui devrait nous occuper avant tout, c'est la différence entre les foules qui ont un meneur et les foules sans meneur. Les foules avec meneur ne seraient-elles pas les plus primitives et les plus accomplies; le meneur ne pourrait-il pas, dans les autres, avoir pour substitut une idée, une abstraction, ce vers quoi les foules religieuses, avec leur chef suprême impossible à montrer, font bel et bien la transition; une tendance commune, un désir partagé par le grand nombre, ne